

**AMIENS - OCTOBRE 2006 /
RENCONTRE AVEC JACQUES DOILLON AUTOUR DE PONETTE**

Jaques Doillon,

Alain Bergala,

Jeanne Crepeau, auteure du film "Autour de Ponette"

Marie-Michèle Bourrat, pédopsychiatre, pour échanger autour du film et du thème de la mort, l'enfant et la mort, des sujets importants.

Ponette dans École et cinéma :

Eugène Andréanszky : Nous sommes très contents d'intégrer ce film au catalogue d'École et cinéma, nous savons que ce n'est pas facile, qu'il y a des résistances par rapport à ce film comme nous en rencontrons sur "La vie est immense et pleine de dangers..." ou sur d'autres. Mais nous y avons mûrement réfléchi. L'association a revu le film plusieurs fois, on a beaucoup porté l'idée de l'intégrer, et nous sommes très contents d'y être arrivés. Il fait partie de ces films un peu plus "difficiles", mais je pense également qu'on peut aller aujourd'hui sur ces routes-là, comme on peut aller tout doucement vers le Cinéma Expérimental, etc. En plus, débiter cette Rencontre avec la présence toute une journée d'un cinéaste, c'est vraiment génial.

À la demande de Jacques Doillon, on va donc voir successivement :

Autour de Ponette, un documentaire sur le tournage du film (40' / N&B / Vidéo)

Le film *Ponette* (le film en 35mm),

Projection le lendemain, Jeudi matin : un document vidéographique réalisé par Jacques Doillon, bonus dans l'édition DVD de Ponette, où il filme aujourd'hui, 10 ans après le film, ses retrouvailles avec la jeune actrice Victoire Thivisol, alors âgée de 14 ans. Il l'interroge sur ses souvenirs du tournage, sur son expérience d'avoir joué dans Ponette (8' / DVD) (Jacques Doillon : - Je dirais avec humour que petit court-métrage a pour vertu de montrer que l'enfant est toujours saine d'esprit. Parce qu'après le film, on pourrait avoir des doutes...)

Alain Bergala :

D'abord, j'ai toujours pensé que ce film était unique au Monde. C'est un film qui ne ressemble à rien de ce qui a été fait avant sur le même sujet, par le ton employé, par la façon dont les choses ont été filmées.

C'est un film qui a mis, et met encore du temps à trouver sa place. Or ce n'est pas un film qui "recule dans la mémoire", au contraire : Ponette est en train de "gagner beaucoup", je trouve, sur les gens qui le voient. Et en 10 ans, il a fait beaucoup de chemin. C'est un film qui a travaillé et avancé.

Au SCÉREN-CNDP, nous avons eu très envie d'éditer ce film dans la collection "Eden Cinéma", pour des raisons de cinéma d'abord, parce qu'il s'agit d'un film très beau, qui pose, avant tout, de belles questions de cinéma - notamment des questions sur l'acteur. Et aussi sur des sujets forts : et le cinéma est fait pour ça, pour placer sur un registre imaginaire, sur un registre d'objet artistique, des questions dont il est par ailleurs très difficile de parler dans la vie. Le Cinéma, permet d'échanger sereinement, sur des questions très graves comme ici "La mort d'un proche", la mort de la mère, et permet de le faire très sereinement et très simplement. Et il est évident que ce film, par rapport aux nombreux

films qui parlent de la mort d'un parent, est absolument ni morbide, ni triste. Le critère pour moi est simple : soit on sort du film avec un poids d'angoisse et le sentiment que le film vous a abandonné, et vous ne pouvez alors pas en faire grand chose à la sortie, soit vous sortez au contraire apaisé du film, et pouvez alors parler des choses avec une sorte de simplicité que le film vous a donné. C'est le film exemplaire de ça : c'est un film dont on ne sort absolument pas angoissé, tant à cause de la totalité du film, qu'à cause de la scène du retour de la mère qui noue le film, et enfin la façon dont on sort à la fin du film. C'est un film dont on sort "bien", tranquillement. J'ai toujours été personnellement persuadé que c'est un film qu'on peut aussi montrer à des "tout-petits".

L'expérience que j'ai de rencontres avec de nombreux enseignants, est qu'il arrive toujours à un moment dans une scolarité qu'il y ait un deuil dans une classe, d'enfant ou de parent, etc. C'est une situation toujours extrêmement difficile, pour les adultes, pour l'instituteur - et il est évident que ces questions, les questions en parlent... et on peut en parler. De toute évidence, ce film aide à cela, l'aide bien, joliment, aide à ce que ça se passe plutôt bien. Ce sont les deux qualités importantes pour lesquelles nous avons envie de montrer ce film. Un très beau film cinématographique, et en plus il est unique sur ce qu'il permet de faire comme travail derrière.

Jeanne Crepeau : Sur ce film unique, je suis pour ma part tombée sur un matériau aussi unique : les cassettes vidéo du tournage du film. Et pouvoir voir, comment Ponette a été tourné 10 ans après, sa fabrication, évidemment par petits bouts, par fragments n'étant pas alors sur le plateau pour enregistrer toutes les conversations entre Jacques et les acteurs. Bien que n'ayant pas été sur le tournage, il est pour moi très intéressant de découvrir tout ce travail de l'acteur. Vous avez vu une réalisation de 40 minutes, et je travaille actuellement au montage d'une version d'1h30. Et il m'arrive encore, à chaque visionnage de cassettes pour revoir tel ou tel plan, de tomber sur de nouvelles scènes que j'ai envie d'explorer elles aussi... Peut-être que pour finir, il y aura une série d'"autour de Ponette"...

Marie-Michèle Bourrat : Jeanne, dans votre film, j'avais repéré une remarque de Victoire : "...Je vais tout enchaîner". Et quand, Jacques Doillon, vous dites qu'elle va bien, cela ne m'étonne pas. Car cette enfant, du stade où elle était encore, complètement engluée dans la vie, engluée dans les événements sans possibilité de se raconter quelque chose, grâce au travail qu'elle a fait avec vous, est passée d'une certaine façon, sinon actrice (je ne suis pas capable d'en juger), mais en tout cas capable de faire passer ses émotions par un récit. C'est à dire de comprendre que c'était à travers un jeu, à travers des phrases, à travers une construction que les choses pouvaient s'élaborer. Et je trouve que le film *Ponette* est merveilleux, je le revois toujours avec beaucoup de plaisir, et une très grande émotion. Je suis tout à fait d'accord avec ce que vous disiez : on n'a pas d'angoisse à la fin de ce film, mais on est quand même extrêmement ému. Et je peux le voir autant fois que je le veux, je dois en être à la quatrième ou cinquième vision, j'ai toujours la même émotion face à votre film, parce qu'il y a quelque chose de l'élaboration de l'émotionnel de la Vie. Et de l'émotionnel qu'on ne peut se permettre dans la vie, parce que dans la vie ordinaire, on a tendance à réprimer l'émotionnel parce qu'il est trop dangereux. Votre film nous permet donc de nous mettre en contact direct avec nos émotions.

Jacques Doillon : Il faut comprendre qu'au tout début, il y avait bien un synopsis, mais il n'y avait pas de dialogues du tout. Et il faut comprendre aussi que pour chercher les enfants

du film, et particulièrement l'actrice de *Ponette*, il fallait trouver quelque chose pour entrer dans l'univers des enfants d'âge maternel, une espèce de méthode qui m'a semblée pas trop mauvaise : Entrer dans des écoles de petites-moyennes sections (pas simple à Paris, plus facile en Province) pour demander à quelques milliers d'enfants de dessiner "la mort". Et tous les enfants, à 10 ou 12 exceptions près, ont été absolument ravis de faire ce dessin, et on a filmé les enfants racontant leur dessin, ce qui me permettait, en même temps d'être amusé, intéressé par ce qu'ils nous disaient, et aussi parallèlement de voir si un ou plusieurs de ces enfants - questions subjectives qui me dépassent même de temps en temps - pourrait peut être poursuivre, jouer dans le film. Et avant, de transiter par des petits ateliers, des petits jeux qu'on ferait ensemble, qu'on filmerait ou des petites histoires qu'on se raconterait. Il y a donc eu tout ce processus préalable. Vous avez quelques uns des dessins de ces 4 ou 5.000 dessins d'enfants qui ont été faits, exposés dans le hall de cette salle. Pour dire aussi que l'état d'angoisse des adultes devant la mort, chez moi, il n'est pas mince. Je pense que je suis au-dessus de la moyenne. Et ces dessins, ces rencontres avec les enfants de 3 ans 1/2 ou 4 ans, m'ont permis de pouvoir faire le film. Parce que mes angoisses étaient peut-être un petit peu lourdes, j'essayais peut-être de faire ce film "contre" mes angoisses, et en fait, les enfants racontaient la mort d'un insecte, d'un grand-parent, d'un verre de terre, d'une feuille, d'un animal domestique, etc. avec une tranquillité et un plaisir à parler de la Mort, comme si le sujet n'était pas tabou, et comme si les angoisses des adultes ne leur retombait pas un petit peu trop sur la tête. Dans leurs dessins sur la mort, ils ont été si j'ose dire très joyeux, et ça m'a largement permis de me dire : allons-y vraiment, grâce à eux tous je vais mieux, je peux faire le film, et je pense qu'il faut y aller.

Réaction dans la salle : Je m'interroge sur le fait que si l'école, à un moment donné, a pu être un sanctuaire laïque, aujourd'hui c'est une bagarre d'enjeux politiques de tout bord. Maintenant où les dieux de tous poils, plus sectaires et obscurantistes les uns que les autres forcent la porte de l'école, je ne sais pas comment aborder le film et ça m'interroge : Je trouve une très belle fin et une fin qui ne laisse pas de poids, une fin qui libère, mais je ne sais pas quelle lecture bien des enseignants vont en faire, et surtout les parents. Or un film comme celui-là, je me demande comment bien des instituteurs dans des quartiers vont oser le passer, et pouvoir le lire de façon "globale" (si c'est encore autorisé).

Jacques Doillon : Ce sont des inquiétudes propre à ce pays, soyons clairs. Le film va au Japon, il y marche beaucoup mieux qu'en France. Pour revenir à ce que vous venez de dire : il y a eu une vraie bagarre à la sortie du film. "Un enfant devant la mort, un enfant et Dieu devant la mort, Dieu, un enfant, la mort" : Ce triangle ne marche pas chez les socio-démocrates, c'est le moins que je puisse dire. Ce qui a fait que j'étais assez ravi d'aller le présenter au Japon, aux Etats-Unis, à Montréal et ailleurs dans 35 pays, où jamais cette question ne m'a été posée. On est en France dans un pays assez particulier où effectivement cette bagarre de la laïcité est incomparable ailleurs, et prend aujourd'hui des formes nouvelles. Mais ce n'est pas la question du film. Pour moi, cinéaste, il y a ce parcours de ce personnage petit de 4 ans qui m'intéresse, et je suis à suivre l'enquête qu'elle mène pour savoir si elle peut déboucher, à un âge où on ne sait pas exactement ce que signifie la mort (alors qu'un an ou deux plus tard, on sait qu'il y a une fin de la vie, on sait que ça se termine et on l'interprète après d'une façon ou d'une autre). Elle, n'en est pas là : elle a tout juste 4 ans, et ne sait pas ce qu'est la mort. C'est ce petit travail d'enquête qui m'intéresse, la solitude

de cette enfant devant son très naturel besoin de retrouver sa mère, comme un nourrisson. Or je ne filme pas un nourrisson regardant sa mère partir et qui pleure, en faire un film d'1h1/2 j'aurais eu du mal, mais c'est ce film-là que je fais. C'est le cri d'abandon d'un enfant petit, qui ne sait pas bien ce qu'est la mort, ce que cela signifie et qui enquête. Après, les questions que vous vous posez, je ne me les pose pas comme cinéaste.

- Je me permets de poser la question par rapport au dispositif *École et cinéma* : Des enseignants qui font un excellent travail avec les élèves, par exemple dans certaines villes que je connais ou certaines écoles ne disent plus avant la séance quel film ils vont voir, parce que les parents retirent les enfants de l'école ce jour-là. Donc, ce film risque de provoquer - en tout cas je pense que je dirai aux enseignants, surtout vous ne dites rien sur le film et vous éviterez tout absentéisme des élèves.

Jacques Doillon : Ce que vous dites me paraît exagéré sur la façon dont ça se passe avec mon film. J'aurais dû les garder, mais j'ai eu quelques lettres d'enseignants qui m'ont dit avoir emmené des enfants voir *Ponette* - des petits de maternelle notamment. Et j'étais tellement content que pour une fois, dans ce pays, le film ne soit pas "interdit aux enfants", que j'étais enchanté, et plus que ça, de savoir que finalement les enfants étaient très heureux du film. Je me suis dit, étant donné que tout le monde "botte en touche" sur la question de la mort notamment que, là, une discussion pouvait avoir lieu. C'est très compliqué : Est-ce le lieu de l'École d'aborder ce sujet ? - peut-être pas me direz-vous, mais comme les parents d'en parlent pas et que personne n'en parle, finalement, si on ne le fait pas, ça peut, sinon être une source d'angoisse, en tout cas le devenir. Par bonheur, ils ont 4 ans, par bonheur ils vivent dans le présent, et la mort pour eux c'est dans le meilleur des cas celle de leurs grand parents, et ce n'est pas quelque chose qui les concerne. Donc, j'aimerais que ce film soit montré à des enfants. Dans d'autres pays, cela a été fait, et ça fonctionne toujours très bien. Quelques fois, quelques instituteurs - courageux comme vous dites - l'ont montré à des enfants et ça fonctionnait tout à fait bien, les enfants étaient absolument ravis de voir le film. Le film fonctionnait avec eux, ils s'amusaient aussi avec les enfants du film, ce n'était pas juste "la mort de..." mais aussi des enfants de 4 ans, devant eux, du même âge, et ils se sentaient bien avec. Peut-être donc, que la représentation des enfants de 4 ans dans le film, n'était donc pas complètement fausse et que devant l'absence de trop grand mensonges, ils s'en sortaient bien avec cette vérité-là. Après, ce que vous en faites entre-vous, je ne suis pas concerné directement, sauf si le film est censuré bien entendu. Je n'en sais rien, et les questions que vous vous posez ne sont clairement pas les questions que je me pose.

Alain Bergala : Deux mots sur la laïcité dont vous parlez. Je suis laïque, mais si la laïcité, comme c'est trop souvent le cas, cela veut dire qu'on n'a pas le droit de parler de Dieu, de parler de la Mort, elle devient une chose terrible. Or, c'est un peu ça. J'enseigne à des grands, à l'Université, et je suis atterré du fait que la formation laïque qu'ils ont reçue fait que, quand dans un film je suis obligé de parler de quelque chose qui est universel, un thème biblique ou autre, j'ai devant moi des têtes absolument effarées. C'est à dire qu'aujourd'hui, un petit français élevé normalement dans l'école laïque qui arrive à l'Université, ne sait pas ce qu'est l'Annonciation ou autre. Or, c'est notre Culture. Et si on est laïque, ça l'est encore plus. Si la Laïcité, consiste à dire que tous ceux qui parlent de Dieu, du sacré, des Mystères, etc ce n'est pas pour nous, je n'en veux vraiment pas, et elle

fait des ravages en France depuis 70 ans. La Laïcité, c'est être capable de parler de la Bible, de Dieu, des différentes religions.

Dans le film, cette question de Dieu, en plus, est très drôle : ça se mélange avec les Smarties, les cailloux : on est tout sauf dans un film Bien-pensant ou religieux. On est dans un film où des enfants très petits veulent parler de la Mort, et pour ce faire, attrapent ce qu'ils peuvent. Ils pourraient tout aussi bien parler de Goldorak ou de Dark Vador : ils sont ici dans un milieu où il y a une présence de la religion, mais ils s'emparent de ça avec une force de vie incroyable. On est dans le contraire d'un film qui serait dogmatique ou qui essaierait de nous faire avaler des choses. Le film ne dit rien sur la religion, il dit juste comment des enfants, dans une situation difficile, s'emparent de tout ce qu'ils peuvent. Les Smarties et Dieu, c'est d'une certaine façon pareil pour eux : Des choses dont on a besoin, à un moment, pour éclaircir une situation et on s'en sert. On le fait tous. À mon arrivée à Amiens, je suis passé voir la Cathédrale. Et je suis 100% laïque. Mais ne pas aller dans la cathédrale parce que je serais laïque, je trouve ça grotesque. Pour moi, au début de ce Siècle, la laïcité française sur le point a un retard considérable sur ces questions, qui est lié à notre Histoire. Si j'avais la moindre influence sur les programmes de l'enseignement : mesure n°1 : on étudie La Bible. Comment peut-on vivre sans ? Et le Coran aussi. Mais la Bible prioritairement, parce que pour comprendre toute notre Culture occidentale, il faut la connaître.

Marie-Hélène Bourrat : De mon point de vue de Psy, ce que je trouve intéressant dans cette discussion, et dans le film, c'est la position que prend Ponette : Effectivement, lorsqu'elle s'empare de ce qui lui est dit, elle s'empare surtout de la dimension des adultes qui essaient de la rassurer. C'est à dire qu'elle prend auprès des adultes ce qu'elle peut trouver comme confiance, et elle a besoin de ces histoires. Son père lui dit d'une façon que je trouve assez brutale : "c'est pas en te racontant des histoires que tu vas oublier ton chagrin", mais ces histoires, elle en a besoin. Et dans le même temps, elle n'est pas du tout dupe de ces histoires, elle se construit son raisonnement, elle expérimente et ça donne rien, etc. Elle est dans une position d'expérimentateur, dans une position justement d'enfant qui va savoir quoi faire avec tout ce qu'on lui raconte. Mais ça n'empêche pas que la Mort, elle ne sait pas encore ce que c'est.

Une question que je trouve très intéressante : que vous ayez choisi des enfants de quatre ans. Parce qu'en effet, des enfants de 4 ans n'ont pas encore éprouvé l'agressivité à l'égard des parents - c'est pour ça qu'ils ne peuvent pas exactement savoir ce que c'est que la Mort. Parce que la mort, on en a la dimension que quand on a eu soi-même envie de tuer. Et dans le film, Ponette rencontre cette dimension, parce qu'elle a envie de tuer sa mère : lorsqu'elle balance sa poupée, son doudou, son objet transitionnel au sens de Winnicot, elle reproduit là quelque chose d'un désir de tuer, de la colère qu'elle a contre la mère. C'est ce qui lui fait alors prendre conscience de la dimension de ce qu'est la Mort, et dans un second temps elle se rattrape très vite en disant "T'inquiète pas, je vais te soigner". Ce qui est assez fascinant, c'est qu'il y a là un double mouvement : ce mouvement de l'expression de ce qu'a suscité la mort chez elle et la reconnaissance de la mère, mais il y a aussi le mouvement qu'elle a par rapport à elle-même. Le désir qu'elle a de se détruire elle-même, et le désir d'être consolée et d'être bercée. Je trouve que, sur un plan pédagogique, on peut montrer à des enseignants toute cette dimension du film - et en cela ce n'est absolument pas un film de croyance. Il n'y a aucune croyance dans ce film, il y a une méthode expérimentale de "comment on fait",

quand on est confronté à un traumatisme. En plus situation choisie très particulière : un accident, d'un moment à l'autre, pas d'anticipation à la mort de la mère. Donc on est bien dans l'effet de sidération que peut produire un accident ou une mort brutale. Il y a là tout le processus de déni de départ. J'ai à ce propos été très intéressée par le petit film sur le tournage que vous nous avez montré, parce que c'est vrai, le commentaire souligne le léger autisme de Ponette : mais quoi faire, face à une situation aussi traumatique ? Enfin : je me suis demandé comment vous aviez trouvé une remarque dans Ponette aussi pertinente que : "le soleil va éclater et on sera tous morts" parce c'est tout de même une figuration de l'accident (on imagine l'explosion, un éclatement dans tous les sens) qu'elle reprend dans ses paroles ensuite. Car je trouve qu'avec cette expression, on est là véritablement au cœur du processus. C'est un film qui a une démarche pédagogique par rapport à la Mort. C'est un film qui explique tout : Tous les parents devraient voir ce film. Parce que tous les parents, quand il y a un deuil familial, amènent leurs enfants au Psy. On nous appelle et la première remarque : "Voilà, je vais enterrer mon mari demain, ou ma femme, quand est-ce que vous pouvez voir mes enfants parce qu'il faut les aider, ils ont besoin d'être aidés". Et quand on voit les enfants, ils n'en ont pas besoin, ce sont les parents qui ont besoin d'être aidés, pour aider leur enfants. Ce n'est pas du tout la même chose : les enfants, ils font avec cet événement, ils sont dans des situations compliquées mais ils vont travailler avec ça. Je trouve que ce film, devrait d'abord être montré aux parents, d'abord un travail avec les adultes qu'il faudrait faire autour de ça.

Question : avez-vous tourné les scènes dans l'ordre du film ?

Jacques Doillon : Oui, c'est tourné dans la chronologie bien sûr. Ce serait impossible autrement pour ce genre de films, même s'il y a un scénario, ce n'est pas possible autrement, ça serait très compliqué. Ou alors, ça serait une "chose morte" : on saurait à l'avance ce qu'on va faire avec l'enfant, ce que l'enfant va faire avec vous et avec le film. On sait quelle est la scène, mais ça ne veut pas dire grand choses. Comme en musique, deux interprètes différents et vous pouvez entendre la musique ou ne pas l'entendre du tout. C'est donc tourné dans la chronologie.

Question : Quel a été à votre avis le niveau de conscience du projet chez la jeune actrice ?

Jacques Doillon : C'est la seule enfant qui ne porte pas son prénom, les autres portaient leur vrai prénom, c'était plus simple pour moi et ma mauvaise mémoire. Je crois qu'elle était consciente de jouer un rôle, assez clairement. Ainsi, à la sortie du film, je ne voulais évidemment pas qu'elle participe à la promotion du film, mais il m'a paru très important qu'elle soit avec moi au Festival de Venise où le film était montré, pour qu'elle le voit devant une audience. Deux-trois questions m'ont été posées dans les interview juste après, dont une qui portait sur le personnage de Ponette. Et tout à coup, sur une question un peu simple, Victoire est intervenue en disant : "mais écoutez, c'est une petite fille dont la maman est morte !" et elle commençait à expliquer le personnage du film aux critiques. Ce qui était amusant. Qu'elle l'explique, montrait qu'elle avait bien le sentiment que c'était un personnage. En déviant un petit peu, je dirais que ce qui nous a aidé à faire qu'elle s'amuse avec le film. Sa part de travail était colossale, mais en même temps, quand un enfant de 5 ans est capable de s'amuser de ça, il peut s'amuser beaucoup de ça. Avec de temps en temps des difficultés, prises après prises. Mais sachez que le film a duré 12 semaines de tournage,

au bout de 12 semaines, les enfants allaient très bien, nous étions quasiment morts, mais ce qui signifie que si Victoire, après 4 semaines ou deux jours avait décidé de partir, on aurait arrêté. Il y avait un vague contrat, mais ce n'était pas un contrat comme avec un professionnel : donc si victoire au bout de 3 semaines est fatiguée, n'en peut plus, si ça ne l'amuse plus, ben elle rentre chez elle et le film ne va pas jusqu'au bout. Elle s'est amusée avec le film, malgré la difficulté - ou grâce à elle. Parce que réussir à faire des choses qui vous paraissent difficiles et qui le sont, c'était un grand plaisir pour elle de savoir qu'elle pouvait le faire - et un grand plaisir de savoir qu'elle me faisait plaisir. On faisait vraiment le film ensemble. C'était mon film, mais c'était aussi notre film.

Autre exemple : me semblant que les techniciens ne pouvaient pas, sur un film comme celui-ci, être simplement des techniciens, il m'avait semblé qu'il fallait qu'on se rencontre le soir, se voir à la fin du tournage pour pouvoir se parler et entendre des choses que je n'aurais pas forcément vu - et qu'on soit tous un peu plus solidaires aussi. Et le lendemain, Victoire m'a demandé : "c'est qui, cette réunion des grands ?" Je lui réponds "tu vois on a besoin de..." Et Victoire : "Et les petits, ils ont besoin de rien ? - Les petits, oui..." Et la création de la réunion des petits a été décidé sur les conseils très appuyés de Victoire. J'étais le seul "grand" à être admis à la discussion des petits qui avait lieu le matin avant chaque tournage, et il est bien clair aussi qu'on parlait de tout sauf du film. Mais il y avait discussion des petits tous les matins.

Jeanne Crépeau : Sur la conscience de personnage par Victoire, quand on voit les rushes vidéo, il y a un contraste vraiment extraordinaire entre Victoire qui s'amuse et rigole juste avant la prise, et tout à coup le moment où le travail d'acteur commence.

Jacques Doillon : Juste une différence : comme les enfants sont bien plus dans le présent qu'on le pense toujours, mais à un point très fort, quand la scène se termine, parfois la prise avec la difficulté de se reconcentrer d'une prise sur l'autre que l'on a moins avec des acteurs adultes, elle voulait pouvoir dire "couper". Et pouvoir dire "fin de journée" ou "clap de début" - en tout cas annoncer elle-même que ça commençait et que ça se terminait. Et quand c'était dit, c'était vraiment terminé, je n'avais pas, le soir, un enfant qui portait un personnage sur le dos comme certains acteurs professionnels, et qui n'arriveraient pas à s'en relever. Ce fardot n'était pas pour elle.

Question : j'ai remarqué que le jeu d'acteur était beaucoup dans le corps, le toucher, le porté des enfants, et en l'occurrence lorsque les enfants disent leur texte, notamment Matthias et Victoire, leurs visages se touchent. Ils se caressent les joues en disant leur texte, ils sont toujours très près. Était-ce une directive, quelque chose que vous avez suggéré ou qui est venu au fur et à mesure de la façon dont les enfants se découvrent ?

Jacques Doillon : Réponse en 3 temps : 1= Il y a ça dans la vie, dans ma vie, dans mes films. 2=il me semble que ces enfants-là, d'autres enfants, m'auraient suggéré ces mêmes rapprochements parfois et cette même violence, aussi. Parce qu'il y en avait. 3= Enfin, Victoire pendant la première partie du film a assez mal supporté la présence des autres, et notamment la présence de Matthias. Régulièrement on entendait "Clong". Et "Clong" était le bruit du plâtre qui tombait sur la tête de ce pauvre Matthias. Ça a duré quelques semaines où Matthias était rudoyé, et après, elle s'est dit que finalement c'était un garçon absolument

formidable, et passées les 5-6 semaines, elle en était raide amoureuse. Donc je n'avais pas dans certaines scènes à leur donner des indications "plus près", etc. Victoire ne pensait qu'à une chose, se coller à Matthias du plus qu'elle pouvait. Alors, il fallait plutôt que je retienne un petit peu ça de temps en temps. Victoire est aussi une enfant très myope, elle a donc tendance à s'approcher beaucoup des autres. Mais est-elle pour autant remarquable de ce point de vue-là ? Il y a des enfants certes un peu différents.

Mais un film, ce n'est pas juste des dialogues qui se disent, c'est évidemment des corps, des corps qui pensent, et on est obligé de passer par ce petit ballet des corps si on ne veut pas faire un film incomplet.

Alain Bergala : Quand on voit le film de Jeanne Crepeau, on comprend très bien le rapport de Victoire à ce travail, et son rapport à quelqu'un. C'est à dire qu'en face d'elle, il y a à la fois une autorité, complicité et autorité, c'est à dire que ça ne se passe jamais dans une confusion sur le rôle, jamais aucun chantage au sentiment. C'est une relation de travail, avec une part de confiance et une part de "C'est comme ça", "tu te fous de moi", etc. C'est quelque chose de net, de précis, c'est un travail d'acteur au sens où il n'y a jamais dans les rushes que l'on a vu, l'idée que ce film-là aurait été engagée sur une relation d'identification malsaine au personnage ou autre. Et c'est pour cela que le film de Jeanne est très réjouissant, on y rit beaucoup, parce qu'on voit que c'est deux personnes face à face, qui jouent, qui ont un lien, qui se disputent. C'est à dire que l'on voit du travail, de la relation, sans jamais le moindre pathos. Le travail avec Victoire s'est fait "clair et net". Ce qui est aussi très soulageant, parce qu'après tout, on peut très bien manipuler des enfants, les rendre tristes, etc. Or là, rien de tout ça, c'est un échange fort entre deux personnes, face à face. Un face à face que l'on sent tout le temps.

Question : Comment s'est fait le choix du prénom "Ponette" ?

Jacques Doillon : Comme toujours, c'est sentimental : à 12 ans, j'étais très amoureux d'une petite ouvrière d'une cartonnerie près de Passy s/Eure, dont le surnom était Ponette. C'est venu tout seul, il fallait bien que ce surnom sorte un jour !

Question : La scène finale de l'arrivée de la mère, autour du choix des costumes : Le grand manteau (j'y ai vu d'abord une soutane), puis le pull rouge. Et les couleurs : Ponette souvent en vert, elle revêt ensuite ce pull-over rouge, y a-t-il une symbolique particulière, une volonté esthétique délibérée ?

Jacques Doillon : Ce grand manteau d'officier : Marie Trintignant était enceinte de 5 mois, et on ne savait pas quoi faire. Elle aurait pu se faire engrosser au Ciel, mais la Sortie aurait alors été très compliquée. Elle n'a déjà pas été simple à Gauche, mais alors là, à Droite, ça aurait été la M... vraiment ! Donc on a essayé de cacher qu'il s'en était passé de drôles là-haut !

Le Pull Over, il fallait qu'il soit rouge. Pour le reste, il n'y a pas dans le film de vêtements ayant de signification particulière. Ou ça m'échappe totalement, en tout cas.

Question : Pourquoi avez-vous souhaité nous montrer le film de Jeanne Crépeau juste avant Ponette ? Comme on parlait d'accompagnement du film tout à l'heure, cela avait-il une vertu ou un objectif particulier ?

Jacques Doillon : J'aime beaucoup le film de Jeanne. Il me plaît infiniment. Et je crois que le film terminé, on risque de ne plus être capable de s'ouvrir sur autre chose pour un temps. Espoir peut-être vain du cinéaste ! Et ce début de film en prologue, me paraît vraiment tout à fait à sa place et permet aussi de voir un bout du travail - bien entendu ce sont certaines scènes, certaines prises, car nos négociations, nos discussions entre chaque prises ne sont pas là. Mais ça dit quand même beaucoup de choses. Et la version devient petit à petit de plus en plus longue, et comme ça me plaît de plus en plus, je me demande finalement si je n'ai pas fait le film, juste pour que Jeanne puisse faire un film très long sur ce travail... Je commence à me demander si ce n'est pas la bonne réponse.

Question : Dans le film, une scène que je trouve très forte, très belle, très poétique et qui montre vraiment que c'est un film qui parle de l'enfance, c'est la scène où Xavier Beauvois lui apprend que sa maman est morte : elle est complètement dans le jeu, parce qu'elle glisse sur la voiture, c'est très beau, mais en même temps à l'annonce de la mort de sa mère, il y a quelque chose de très fort très grave sur son visage (elle pleure, etc) et rien que cette scène me donne envie de montrer ce film, parce qu'on est complètement là dans le monde de l'enfance, et ce film ouvre des portes que justement l'on n'a pas encore ouvertes. Et je trouve formidable que l'on puisse le montrer aux enfants - et pas forcément aux enseignants avant. On avait eu l'expérience à École et cinéma avec le film de Denis Gheerbrant, un documentaire d'un autre ordre, "La vie est immense et pleine de dangers", on a osé montrer ce film, vu par de nombreux enfants sans traumatisme et dans lequel les enfants se sont complètement retrouvés, parce que ces questions, la mort, la maladie, ils en parlent à l'école, chez eux. Ponette est pour moi un film qui a toute sa place dans le dispositif, et au-delà des questions qui se posaient tout à l'heure - ou au contraire parce qu'il les pose et qu'il faut aujourd'hui les aborder.

Simplement, ma question : cette scène, comment l'avez-vous tournée ? Et tous les personnages sont justes dans le film, les enfants, mais les adultes aussi. Et je trouve Xavier Beauvois, qui a un très beau rôle dans Ponette, vraiment très bien dans cette scène.

Jacques Doillon : C'est compliqué. Le film remonte à 11 ans maintenant, et je ne sais jamais très bien pourquoi une scène s'écrit comme ça. Il y a toujours la recherche de la vérité de la scène, à partir de là, les choix que je fais, c'est parce qu'ils me paraissent les bons. On commence à travailler la scène, puis, il y a des jours où, comme un évidence, elle apparaît. Et vous la suivez. Vous la précédez de temps en temps, mais c'est l'amusement de ce travail, entre une scène, la recherche de la scène, les acteurs qui la jouent, ce que vous pouvez voir, ce qu'ils vous proposent, ce que vous leur donnez. Tout ce "bazar"-là, c'est un travail de cuisine. Deux mois plus tard, j'aurais pu vous répondre très précisément. Je m'en souviens, mais comment l'a-t-on tournée ?

Jeanne : C'est une des rares scènes qui a été retournée plus tard dans le tournage, après 4 ou 5 semaines pour arriver à cette intensité de Victoire. Et juste la veille de la scène où elle fait la prière "Au Dieu Tout puissant", là aussi scène d'une très grande intensité.

Jacques : J'avais dû, j'imagine, tournant chronologiquement, trouver qu'après 3 ou 4 jours de tournage, demander cette difficulté à cette enfant était certainement quelque chose que

Victoire ne pouvait pas encore donner. Et je dis toujours que je ne retourne jamais (jamais d'argent pour le faire) mais là, en l'occurrence, c'est ce que nous avons du faire. C'était sans aucun doute insuffisant la première fois.

Question : La Mort, on l'a déjà abordée, le film de Denis Gheerbrant, ou Le petit prince a dit. C'est un sujet assez tabou dans notre système éducatif, comme d'autres sujets - la religion, le sexe, on le sait pertinemment. Et quand on aborde ce genre de sujets, on y va prudemment. Je ne sais pas encore pour le moment si je vais le montrer à des enfants. Je suis par contre persuadé par ce qui a été dit par Madame Bourrat tout à l'heure, c'est que les parents devraient voir ce film. Nous, adultes, avons énormément de choses à apprendre dans ce film, car parents, adultes, éducateurs, avons du mal nous-mêmes à aborder ces questions, du mal à discuter avec des enfants sur cette problématique de la mort, des morts de proches, et ce film nous donne, non pas des réponses, mais nous amène à voir autrement et peut-être à aborder autrement ces questions avec nos enfants. Quant au public enfant, pas de certitudes, je suis en interrogation, je dois certainement encore mûrir et le revoir. Une scène qui me gêne, la scène de prière dans cette forme de chapelle et dans cette école privée dont on se demande ce qu'elle est quand même en réalité, qui me dérange moi, laïque convaincu, je trouve qu'on pousse le bouchon un peu loin, mais je suis d'accord que les enfants, eux, s'en sortent très bien par rapport à ça et c'est ce qui me semble le plus important.

Jacques Doillon : Je reste étonné du peu de confiance que vous avez dans les enfants. Ce dire qu'il faut réfléchir encore : il y a 10 ans que tout le monde réfléchit sur "faut-il montrer ce film". Or dans 10 ans, j'aurais la même réponse à cette question : est-ce que dans 10 ans on se retrouve ici et on en reparle ?

Marie-Michèle Bourrat : Si j'insistais sur l'importance pour les adultes de voir ce film, ce n'était pas du tout pour négliger l'importance qu'il peut avoir pour les enfants. Parce que je ne vois pas du tout ce qu'on peut craindre à présenter ce film à des enfants. La mort, c'est une question qui est dans leur tête. Alors, c'est sûr qu'il y en a qui vont vous dire que d'avoir vu Ponette, ça leur a fait peur et qu'ensuite ils ont eu des cauchemars. Peut-être des parents, des enseignants s'en serviront, mais vous aurez fait "œuvre utile" au niveau thérapeutique, parce que vous aurez permis à un enfant d'exprimer les phantasmes qu'il a, les angoisses qu'il a, et leur donner des images. C'est à dire qu'il pourra s'identifier à la peine de Ponette, s'identifier aux moyens qu'elle a, donc vous lui fournissez quelque chose. Honnêtement, par rapport à la mort, je ne vois vraiment pas ce qu'il peut y avoir de traumatique pour des enfants dans ce film. L'élaboration qui est faite, c'est un travail qui est construit.

Ma question à Jacques Doillon, moi qui ne verrai pas demain matin le petit film sur Victoire : Est-ce qu'elle en parle, de ce qu'elle a vécu, et quels souvenirs elle en a ?

Jacques : Elle peut difficilement en parler, parce qu'elle avait 4 ans, et donc elle garde un souvenir très confus, comme presque tous les enfants ados sur cet âge. Donc elle n'a quasiment pas de souvenirs, elle se demande si les souvenirs qu'elle en a ne sont pas ce que lui en a raconté sa mère, et elle n'en sait rien. Elle a le sentiment sur 2-3 scènes qu'effectivement c'est bien elle qui a fait le film. Mais c'est extraordinairement flou.

Marie-Michèle Bourrat : Donc le cerveau a bien fonctionné !

Eugène : Juste pour conclure, dire que nous, *Les enfants de cinéma*, avons beaucoup milité sur ce film depuis plusieurs années, car nous pensons que c'est un film qui est vraiment dans la vie, et non dans la mort, tout comme le film *La vie est immense et pleine de dangers*. Et on pense que c'est justement dans un cadre comme celui d'École et cinéma, un film donc accompagné, qu'on peut faire au mieux le pari de montrer ce film à des enfants, et travailler sur le film. D'où notre envie d'aller plus loin, d'aller vers des choses pas évidentes au premier abord, mais qui peuvent donner des résultats formidables. Je pense que Ponette a donc sa pleine place dans *École et cinéma*.